



HAL
open science

Le lion, animal brutal et clément dans l'Antiquité romaine

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Le lion, animal brutal et clément dans l'Antiquité romaine. *Mythologie(s)*, 2022, Les Essentiels, 14, pp.42-47. hal-04638860

HAL Id: hal-04638860

<https://hal.science/hal-04638860>

Submitted on 8 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le lion, animal brutal et clément dans l'Antiquité romaine

Joël Thomas (Université de Perpignan-*Via Domitia*)

Les Romains et l'exotisme.

A priori, le lion ne faisait pas partie de l'imaginaire des Romains, peuple paysan du Latium. Leurs animaux-totems étaient plutôt le sanglier, l'ours, ou bien sûr la louve. Mais à partir du II^{ème} s. av. J.-C., les Romains ont conquis l'ensemble du Bassin méditerranéen, y compris la partie orientale, où les lions ne manquent pas. Le peuple de Rome a pu les observer dans des ménageries, ou lors des Jeux du Cirque. La curiosité zoologique coïncide en effet, chez les Romains, avec l'histoire des spectacles, en particulier les *venationes*, ces chasses d'amphithéâtre, où les spectateurs découvraient toute une faune exotique, celle des *Africanæ*, les animaux d'Afrique ; le lion y a une toute première place, mais aussi les éléphants, les panthères, et même les hippopotames, les reptiles et les crocodiles. Selon Pline (*Hist. Nat.* VIII, XXI, 2), après la bataille de Pharsale, Marc-Antoine aurait même parcouru Rome dans un char attelé à des lions. Ainsi, c'est la politique des spectacles qui a fait découvrir l'exotisme zoologique à la foule romaine. La généralisation des Jeux du Cirque, donnant en spectacle des combats de lions entre eux (Pline nous apprend que Sylla fit, le premier, combattre cent lions ensemble ; ce nombre monta à six-cents sous Pompée, et quatre cents sous César). Puis ce furent des prisonniers (et bien sûr des chrétiens) qui furent livrés en pâture aux fauves, dans des semblants de combats.

Les fantaisies de Pline l'Ancien.

On sait l'importance de l'œuvre pionnière de Pline l'Ancien (23-79 av. J.-C.), dont *l'Histoire Naturelle* est notre grande source d'information sur les connaissances zoologiques, ethnologiques et botaniques des Romains. Mais il faut reconnaître que, quand il nous parle du lion, on l'a connu mieux inspiré. La vision qu'il en donne fait surtout preuve d'une imagination débridée qui confine au merveilleux, et n'a rien d'une information scientifique. Pour Pline, la lionne est une fornicatrice impénitente, qui s'accouple avec des mâles de toute espèce. Le lion reconnaît à l'odeur l'adultère commis par la lionne, et se vengerait avec violence : « aussi la lionne après cette faute se lave dans le fleuve, ou ne suit le lion que de loin » (*Hist. Nat.* VIII, XVI, 2). Pline croit aussi, avec Aristote, que la lionne met bas cinq petits à sa première portée, puis un de moins chaque année, pour finalement devenir stérile. Quant au lion, sans méconnaître sa férocité naturelle, qui est grande, Pline insiste sur son caractère magnanime (nous y reviendrons à propos d'Androclès). Plus exactement, comme les félins, il

est versatile : « Un animal si puissant et si féroce est effrayé par le mouvement d'une roue, par la crête d'un coq, ou par son chant, mais plus encore par le feu. » (*ibid.*, XIX, 5). Mais en même temps, « seul entre les bêtes sauvages, le lion a de la clémence à l'égard des suppliants, il épargne ceux qui sont terrassés, sa fureur s'exerce plus sur les hommes que sur les femmes ; il n'attaque les enfants que poussé par la faim » (*ibid.*, XIX, 1) : voici qui nous annonce l'épisode d'Androclès. Pline croit aussi que « la seule maladie à laquelle le lion est sujet est la perte d'appétit, on l'en guérit en excitant sa colère par l'insolence de guenons mises près de lui : il boit leur sang, qui lui sert de remède. » (*ibid.* XIX, 5) On en convient, voici un portrait passablement fantasmé. On voit toutefois s'esquisser une forme de complexité, que nous retrouverons dans les mythes initiatiques : le lion est à la fois violent et calme, magnanime et sauvage : il est par excellence l'être vivant qui symbolise la nécessité de dépasser et de sublimer la violence que l'on porte naturellement en soi.

La lionne d'Ovide.

Au livre IV de ses *Métamorphoses* (v. 55-166), Ovide nous raconte la vie tragique de Pyrame et Thisbé, les Roméo et Juliette de Babylone. Ils n'ont cessé, de leur vivant, d'être séparés, du fait de l'opposition de leurs parents à leur union. Ils décident de s'échapper, et se donnent rendez-vous à un lieu convenu, sous un murier. En s'y rendant, Thisbé tombe nez à nez avec une lionne (il y en avait pléthore autour de Babylone), qui venait d'égorger des bœufs. Elle s'enfuit, en perdant son voile, que la lionne déchire de sa gueule ensanglantée. De son côté, Pyrame découvre le voile sanglant, voit les traces de la lionne. Il pense que Thisbé a été tuée, et, désespéré, il se donne la mort. Thisbé découvre alors le corps de Pyrame, et se perce de son épée, le rejoignant dans la mort. Mais le sang de Pyrame a inondé le murier, dont les fruits, blancs jusqu'ici, deviendront rouges pour toujours : la Nature gardera à tout jamais l'histoire de leur tragédie et de leur amour ; ils sont liés dans l'éternité, « Dieu réunit ceux qui s'aiment ». Mais il faut reconnaître que, dans cette belle histoire, la lionne ne joue qu'un rôle très secondaire d'agent de la dramatisation : elle apporte simplement une touche d'exotisme et de pittoresque fort bien exploitée par cet artiste de génie qu'est Ovide.

Hercule et le Lion de Némée.

Le corpus mythologique centré sur la geste initiatique des héros qui se construisent en construisant le monde (Thésée, Ulysse, Énée, Hercule-Héraklès) nous en apprend davantage. Il trouve sa source dans un fonds chamanique, dont les résonances indo-européennes sont probables. Le personnage d'Hercule-Héraklès y tient une belle place, avec l'épisode du Lion de Némée, le premier des Travaux d'Hercule. C'est une des deux épreuves où Hercule affronte la figure masculine du Père, à travers des animaux totémiques « royaux » (le lion de Némée ; le sanglier d'Erymanthe). Le Lion de Némée est présenté comme un monstre, petit-fils de Typhon et frère du Sphinx de Thèbes. Hercule essaya vainement de le tuer avec son arc ; il le força alors à rentrer dans sa tanière, où il l'étouffa

de ses propres mains. Puis il l'écorcha, et se revêtit de sa peau, la tête lui servant de casque, et devenant le symbole, montré au monde, de sa victoire sur la violence instinctive et animale. Lorsqu'il y eut un culte mystérieux d'Hercule, les initiés se faisaient souvent statuer, sur leur tombeau, avec le corps d'Hercule, sur lequel se greffait une effigie de leur propre tête, revêtue de la Peau.

Le dixième Travail raconte la quête des Bœufs de Géryon. Ces précieux troupeaux étaient dans l'île fabuleuse d'Erythie, à l'extrême Occident. Mais il fallait traverser l'océan. Pour y parvenir, Hercule voyagea dans une espèce de chaudron, dit « Coupe du Soleil » (voici encore des relents de chamanisme), et certaines traditions nous disent qu'il utilisa la peau du Lion de Némée en guise de voile : là encore, le lion est associé au voyage initiatique.

Le Lion dans le zodiaque antique

Dans l'imaginaire antique, où tout ce qui est en haut est relié à tout ce qui est en bas, le ciel, et donc le zodiaque, jouent un rôle primordial. Le Lion, signe de feu, y est bien dans son rôle de figure solaire et royale, analogique donc de sa figure mythologique. Il est le symbole d'une énergie vitale, mais aussi d'une brutalité combattive (Mars), qu'il convient de sublimer. C'est le rôle de l'initiation, perçue comme transmutation spirituelle, le Roi-Lion devenant une sorte de rédempteur, de soi et des autres. C'est ainsi qu'apparaît Énée, dans l'*Énéide* de Virgile : cette épopée fondatrice, pour les Romains, est écrite en douze livres, que l'on peut lire en analogie avec les douze signes du Zodiaque. Le héros traverse l'espace du voyage comme le soleil traverse le Zodiaque, et vit cette traversée comme une transmutation spirituelle. Dans ce contexte, c'est le livre X, proche du dénouement, qui est sous le signe du Lion et, partant, sous celui du dieu Mars. C'est celui où la tragédie guerrière atteint son *apex*, et les comparaisons guerrières entre un combattant et un lion, ou les évocations de lions, y abondent. Mais le héros ne peut pas faire l'économie de ce passage dramatique. À terme, Énée aura réussi à transformer la force brutale du lion en énergie maîtrisée et rayonnante, celle du roi qu'il est devenu.

Mithra à tête de lion.

On sait l'importance que le mithraïsme eut à Rome, comme religion mystérieuse de salut, mais aussi comme religion des armées. Or les figures léontocéphales de Mithra abondent dans l'iconographie des *mithraea*, les temples dédiés à Mithra. Elles ont la même symbolique que celles déjà relevées dans la mythologie et dans le zodiaque : Mithra y est associé à Aïôn, le dieu de l'éternité, lui-même confondu avec Kronos-Saturne, à la double symbolique : celle du Temps dévorant tout (comme le lion), et celle, plus archaïque, de Kronos-Saturne dévorant ses enfants. La figure léontocéphale se charge alors d'un double sens : force brute, violente, identifiée à une énergie vitale et primordiale ; mais force qu'il faut canaliser et transformer pour qu'elle devienne spirituelle : c'est tout le but de l'initiation mithriaque.

On comprend alors que, dans les sept grades de ce culte à mystères, le lion occupe une place de choix : pour le myste, c'est le quatrième niveau, *leo*, d'une échelle qui comporte sept degrés. Les quatre premiers symbolisent une décantation par le passage dans les quatre éléments terrestres ; la complémentarité avec l'astrologie était assurée par l'association d'une planète à chacun des grades : *corax* (le Corbeau)-air-Mercure ; *nymphus*-eau-Vénus ; *miles* (le Soldat)-terre-Mars ; *leo* (le Lion)-feu-Jupiter. Les souffrances physiques endurées lors de ces épreuves initiatiques contribuaient à faire percevoir ce passage à travers les quatre éléments comme une décantation. Les trois grades les plus élevés correspondent aux planètes, et non plus aux éléments : à partir d'un certain degré d'élévation, l'initié quitte la gangue terrestre. Les symboles de référence sont alors astraux : *Perses* (le Perse)-Lune, *Heliodromus* (le « coureur du Soleil » ; le soleil est alors la forme sublimée du Feu artiste, et non plus le feu dévorant qu'il évoquait lorsqu'il était associé au Lion) ; *Pater*-Saturne. Les degrés 5 et 6 (*Perses* et *Heliodromus* rappellent la complémentarité cosmique fondamentale entre ce que l'Extrême-Orient appellerait l'énergie Yang et l'énergie Yin : le septième (*Pater*) rejoint l'Un retrouvé, à travers l'éternité du temps et de l'espace.

Le Lion d'Androclès : un rappel d'Orphée, une préfiguration de l'animalisme ?

Cette légende nous est parvenue grâce à Aulu-Gelle, un érudit et compilateur du II^e s. ap. J.-C., qui, dans ses *Nuits Attiques*, a abordé pêle-mêle toutes les connaissances de son temps. Nous lui devons ce récit : l'esclave Androclès s'était échappé de chez son maître, proconsul d'Afrique. Il rencontra un lion blessé, qui se laissa soigner, et resta avec lui dans sa tanière. « Il avance d'un air doux et soumis, il lève sa patte, me la présente, me montre sa blessure et semble me demander du secours ; alors j'arrache une grosse épine enfoncée dans ses griffes [...]. Le lion, que j'avais soulagé et délivré de ses souffrances, se couche et s'endort paisiblement, sa patte dans mes mains. À partir de ce jour, nous vécûmes ensemble dans cette caverne pendant trois ans, et nous partagions les mêmes aliments. ». Puis Androclès fut repris, et livré aux bêtes dans le *Circus Maximus* de Rome. C'est alors que le lion, qui lui aussi avait été capturé, le reconnut et lui prodigua des marques d'affection : « Alors on vit l'homme et le lion, comme s'ils se fussent reconnus mutuellement, se donner l'un à l'autre des marques de joie et d'attachement. » (*Nuits Attiques*, V, 14). La foule s'en émut comme d'un miracle, l'empereur le gracia, lui fit cadeau du lion ; et l'on voyait Androclès « tenant le lion, attaché par une petite courroie, parcourir les rues de Rome : on lui donnait de l'argent, on jetait des fleurs pour le lion, et l'on criait de tous côtés : "Voici le lion qui a donné l'hospitalité à un homme ; voici l'homme qui a guéri un lion !" ».

L'épisode paraît être une simple version d'un récit récurrent, déjà rapporté par Pline l'Ancien, à propos de Mentor de Syracuse, qui avait retiré une épine de la patte d'un lion (*Hist. Nat.* VIII, XXI, 3), et d'Elpis de Samos, qui ôta un os coincé dans la gueule d'un autre de ces fauves (*ibid.*).

Mais ce qui nous semble intéressant dans l'anecdote, c'est que, dans un monde qui n'est guère sensible à la condition animale (avec des exceptions, toutefois, comme le Virgile des *Géorgiques*), pour la première fois, elle introduit une forme de compassion et d'empathie pour l'animal, en le décrivant comme doué de sentiments et de sensibilité. En même temps qu'elle anticipe donc sur nos préoccupations animalistes contemporaines, elle renoue avec une vieille tradition chamanique d'animisme et de pensée holiste, où homme, animal et nature ne font qu'un et peuvent donc communiquer dans une harmonie primordiale, comme dans le mythe d'Orphée. Chrétien de Troyes, dans *Yvain ou le Chevalier au Lion*, puis Victor Hugo (qui écrit un poème « Au lion d'Androclès ») et G.-B. Shaw (qui intitule un de ses ouvrages *Androclès et le Lion*, en 1912) perpétueront cette tradition, sans compter l'abondante iconographie qui illustre l'anecdote.